

SUR UN INÉDIT PATENT

Qu'après la publication des *Inédits secrets* de Cendrars il reste de nombreux documents à découvrir, à commencer par *La Légende de Novgorod*, cela ne fait aucun doute. Mon propos est ici de rendre présent, grâce à l'obligeance de Raymond Cendrars et de François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, un inédit manifeste, sur lequel bien des regards se sont posés, sans lui accorder l'attention convenable. Or, les paroles de Cendrars à Michel Manoll (1) invitaient expressément à faire le détour, ne fût-ce que pour aller voir ces « planches, reproductions et photographies scientifiques » qui, bien entendu, ne figurent pas dans le manuscrit autographe. En revanche, s'y trouvent les quelques pages qu'on va lire, pour le moins détonantes.

Le poète du *Panama* ne nous avait pas habitués à ce style didactique, au point que j'ai cru, d'abord, qu'il s'agissait d'un texte scientifique, inséré là par erreur. Mais la graphie, la correspondance adressée au couturier-collectionneur ne laissent aucun doute. Ultime supposition : Cendrars aurait pu se contenter de recopier de sa main valide la notice d'un quelconque grimoire, grossoyant pour honorer ses obligations mensuelles. Après tout, il avait tant vanté les « jolis coups à faire Tous les matins de 9 à 11 » (*Dix-neuf poèmes élastiques*) que je pouvais bien lui attribuer celui-là. Pourtant, à bien lire ce document, on découvre qu'il porte la marque unique de Cendrars et que, loin d'être un appendice à *l'Eubage*, il en serait plutôt le germe.

HISTORIQUE

On sait comment Jacques Doucet aidait les jeunes artistes par ses acquisitions de tableaux et de manuscrits. Il lui arrivait aussi de leur verser une mensualité en échange de pages inédites. C'est une telle formule qu'il proposa le dernier jeudi du mois d'avril 1917 à Blaise Cendrars. Celui-ci, qui n'avait pas alors l'assurance et la faconde que révèlent ses entretiens radiophoniques, en fut suffisamment remué pour

(1) Cf. *Blaise Cendrars vous parle, Œuvres Complètes*, Denoël, 1965, tome VIII, p. 601.

donner l'impression d'être fâché d'avoir à écrire régulièrement comme un quelconque salarié. Equivoque qu'il s'efforça de lever la semaine suivante dans une lettre à Doucet par laquelle il acceptait l'offre du mécène et lui adressait les premières pages de *l'Eubage* en précisant ses intentions :

Ce que je vous envoie est la relation pure et simple du voyage que j'ai fait dans les montagnes suprastellaires, région inexplorée qui est comme l'hinterland du Ciel, où prennent sources les Forces et les Formes de ce qui a nom la Vie et l'Esprit. Mettons que malgré la distance énorme qui nous sépare et le recul prodigieux que la Contemplation des Élémentaires et des Origines donne à mon esprit, j'ai réussi à rester en rapport avec vous et vous envoie périodiquement mon récit. Heureux s'il vous parvient sans trop de retard et s'il vous fait songer parfois à l'éternel exilé que je suis (2)...

Ces lignes avaient une double fonction : elles préludaient au récit, authentifiant la fiction (on en retrouvera la première phrase, à peine modifiée, dans l'édition définitive), d'autre part, elles confirmaient l'engagement de l'écrivain tout en appelant le donateur à se montrer magnanime. Dans sa totalité, la lettre infirme ou nuance considérablement la version des faits rapportée par Cendrars dans *Le Lotissement du ciel* et au cours de ses enregistrements. Par l'adresse sous-crite, qui est celle de son domicile parisien, elle souligne la simultanéité ironique, dans le volume, de la missive adressée, de Cannes, le même jour, à Conrad Morican. C'était annoncer que le voyage intersidéral procède de l'ubiquité !

Suivent, de Courcelles, puis de Nice, plusieurs lettres accompagnant un chapitre nouveau, demandant un délai ou une avance supplémentaire. Le 2 janvier 1918, Cendrars qui se trouve à Nice, se libère d'un seul coup de ses obligations en envoyant les quatre derniers chapitres, à valoir sur les deux mois écoulés et les deux à venir. Scrupuleusement, puisqu'il lui reste devoir des pages pour une avance de solde de novembre, il propose à son correspondant « une petite étude sur le mouvement perpétuel [qu'il] considère un appendice au *Chapitre V* (3). »

L'ouvrage achevé, l'auteur songe aussitôt à le faire éditer. Il en demande l'autorisation à son acquéreur qu'il prie de le mettre à sa disposition lors de son retour à Paris, à la fin de février, ajoutant :

... L'appendice sur le mouvement perpétuel que je vous enverrai incessamment ne paraîtra pas dans cette édition ; je vous le réserve entièrement, pour donner une valeur unique à votre manuscrit [...] je ferai un petit volume in 32 d'environ 100 pages, sur beau papier, sans illustrations — est-ce aussi votre avis (4) ?...

(2) Blaise Cendrars, Lettre autographe à Jacques Doucet, 3 mai 1917, 2 ff., Cote au Fonds Doucet : 7195 A IV 3.

(3) Blaise Cendrars, Lettre autographe à Jacques Doucet, 26 av. des Fleurs, Nice (2 janvier 1918), 2 ff. 7 197-12, A IV 3.

(4) Blaise Cendrars, Lettre autographe à Jacques Doucet, 26, av. des Fleurs, Nice, 9 janvier 1918, 2 ff. 7 197-13, A IV 3.

Enfin, un mois après, Cendrars fait parvenir à son correspondant parisien les pages qui nous occupent, accompagnées de cette lettre que nous reproduisons intégralement, sauf les fautes d'orthographe, laissant les biffures :

le 8 février 1918

26, avenue des Fleurs
Nice

Cher Monsieur,

Veillez trouver ci-joint l'Appendice que je vous ai promis pour votre manuscrit. C'est l'Historique du Perpetuum mobile — Une compilation faite de multiples notes de lecture aussi diverses [rassemblée] qu'inattendues. A part le bouquin de Dircks (*H. Dircks: The perpetuum mobile, London, 1861-1872 2 vol.*) et qui n'est que technique — il n'existe aucun ouvrage d'ensemble sur la question. Je crois donc que ma petite Notice n'est pas superflue et vient combler une lacune intéressante dans l'Encyclopédie.

C'est talonné par ce besoin qui m'est propre de tenir parole à tout prix que j'ai rédigé ces premiers [chapitres] paragraphes [quoique] et bien que souffrant d'un mystérieux mal d'entrailles qui me cloue au lit depuis 8 jours et me laisse à peine tenir ma plume. Je vous dis cela pour vous expliquer la mauvaise écriture d'aujourd'hui et le vilain aspect du manuscrit — ratures, etc. que je vous prie d'excuser et pourquoi je suis forcé de renvoyer au mois prochain la suite du paquet.

J'espère pouvoir partir dans une huitaine — je dois être à Paris pour le 20 — et avoir prochainement le plaisir de vous voir.

Croyez-moi, cher Monsieur, très sincèrement vôtre.

Blaise Cendrars (5). »

Cet envoi, qui représente les dix-sept derniers feuillets du manuscrit autographe intitulé *Aux antipodes de l'Unité*, ne sera pas suivi du complément annoncé. De retour dans la capitale, Cendrars dépose une copie du manuscrit aux éditions de la Sirène, où elle séjourne un an, puis à la N.R.F. (six mois), aux éditions de l'Esprit nouveau (huit mois). Quatre ans après, René Hilsum, le directeur des éditions Au Sans Pareil, se charge de l'édition originale, achevée d'imprimer le 26 mars 1927. Comme il était convenu, l'appendice sur le mouvement perpétuel n'y figure pas. Peu auparavant, le poète avait informé son protecteur du succès de son entreprise, et de son intention de lui dédier la plaquette, le remerciant à nouveau de lui avoir facilité la copie du manuscrit. Il pouvait aussi lui être reconnaissant d'une générosité qui l'avait aidé à vivre pendant dix mois, au cours desquels il avait composé *La fin du Monde* (achevé le 1^{er}

(5) Lettre à Jacques Doucet, 2 ff., 7 197-14 A IV 3.

septembre 1917), *J'ai tué* (achevé le 3 février 1918), tout en avançant la rédaction de l'inséparable *Moravagine*.

LE PERPETUUM MOBILE

On notera tout d'abord que l'appendice ne porte pas de titre mais deux intertitres, structurant clairement les deux premières parties d'un texte qui devait se poursuivre par une analyse des premiers documents relatifs au mouvement perpétuel. Avec un remarquable talent de vulgarisateur, Cendrars présente en peu de pages la première synthèse éclairante que nous connaissions sur le sujet, renvoyé dans l'ordre des ténèbres depuis qu'en 1775 l'Académie des Sciences de Paris en avait solennellement condamné la discussion. En bonne méthode, il procède par une série de distinctions que nous schématiserons ainsi :

Mouvement perpétuel absolu \neq Mouvement perpétuel éternel
 (mis en marche de soi-même) (reçoit l'impulsion initiale)
 Mouvement perpétuel dans la nature \neq Mouvement perpétuel artificiel

avertissant d'emblée qu'un tel phénomène n'étant pas vérifiable expérimentalement, seule l'intéresse l'histoire du concept. Il distingue à nouveau l'idée de mouvement perpétuel, née avec l'humanité, de l'invention technique, dont il fixe l'origine au Moyen Age. Mythographe, Cendrars oriente aussitôt la réflexion vers une symbolique universelle, dont il situe clairement l'origine dans le rêve et le désir. C'est là, on s'en doute, la contribution personnelle du poète à cet historique.

Au vrai, il suffit de se reporter aux articles des dictionnaires de l'époque, qui tous découlent de l'article *Perpétuel* figurant au tome XII de l'*Encyclopédie* de Diderot-d'Alembert, pour comprendre combien Cendrars innove dans ce domaine épistémologique qui lui était apparemment étranger. De fait, s'il puise son information dans l'ouvrage de Dircks : *Perpetuum mobile or, a history of the search for self-motive power, from the 13th to the 19th century. Illustrated from various authentic sources, in papers, essays, letters, paragraphs, and numerous patent specifications. With an introductory essay by Henry Dircks* — première série, Londres, 1861, deuxième série 1870 — (récemment reproduit en fac-simile chez B.M. Israël, Amsterdam, 1968, 2 volumes de 558 et 368 p.) ; il transforme une sèche compilation de documents, classés par ordre chronologique, en un essai suggestif, donnant du jeu à l'imaginaire.

Ne croyons pas que, ce faisant, il redonne vie à une chimère. Les savants actuels savent qu'une fois résolue l'ambiguïté du vocabulaire, la vibration du pendule figure le modèle du mouvement perpétuel et que la science de l'électronique remet

en cause le postulat selon lequel l'effet n'est jamais supérieur à la cause (6). Pour sa part, allant à la substance de l'imagination, Cendrars ne se borne pas à combler une lacune, il dégage la valeur poétique du thème, travaillé par la volonté de puissance, le rêve de l'âge d'or, et passe à la dimension cosmique, se justifiant ainsi d'avoir conçu une mécanique perpétuelle pour son exploration extra-galactique.

D'après lui, la notice devrait s'agrafer au chapitre cinq de *L'Eubage*, où le narrateur est qualifié de « dompteur de la Spirale universelle » : je ne doute pas que si l'ouvrage avait paru avec des illustrations, il aurait comporté une vignette extraite de l'anthologie britannique, représentant une de ces illusoirs machines en forme de vis d'Archimède. Mais c'est au chapitre sept que l'on en devine le fonctionnement réel :

« L'œil vissé au périscope adapté à la caisse, j'observe le mouvement perpétuel dont je suis l'inventeur (7). »

Il s'agit d'énergie cinétique provenant des vibrations d'un corps sous vide dans une hépatite creuse. Je ne suis pas sûr qu'un physicien pourrait reconstruire le mécanisme d'après les indications contenues au long de ces pages : mais il est certain que, délaissant tous les projets antérieurs, Cendrars imagine le mouvement perpétuel comme une explosion moléculaire, une fusion atomique avant la lettre !

LE MOUVEMENT PERPÉTUEL AUX ANTIPODES DE L'UNITÉ

De même que la reconnaissance du mouvement perpétuel permet de concevoir la machine à explorer l'espace-temps, la manière dont l'appendice s'est élaboré éclaire l'ensemble du texte offert au célèbre couturier.

Comprenons bien le sens du titre primitif de l'ouvrage : « Aux antipodes de l'Unité », (le beau titre *L'Eubage* n'apparaissant, dans la correspondance, qu'à la fin de 1926). L'antipode est, classiquement, un point diamétralement opposé à un point donné ; par extension, c'est à la fois le contraire, le symétrique et l'inverse. Rhétoriquement, on parlerait de chiasme ; mathématiquement, ce titre peut être représenté par la formule : $1 = -1$. D'où découle un ensemble d'antithèses parcourant le texte et rendant compte de la navigation :

« Si vite qu'immobile », « direction Sud, qui est le Nord du ciel », l'inversion des signes expliquant que l'engin remonte quand il tombe, et que l'on découvre le printemps en novembre (8). Or, ce passage de l'unité à l'unité inverse (et non

(6) Voyez l'article « Perpétuel » au Tome XII de l'*Encyclopaedia Universalis* (1972).

(7) Blaise Cendrars — *L'Eubage, Œuvres Complètes*, Denoël, Tome 2, p. 85.

(8) Il est curieux de constater que, peu de temps auparavant, un écrivain a été tenté par le même système d'inversion : c'est Alfred Jarry, passant d'*Ubu Roi* à « Ubu esclave ». Voir chapitre « de l'inversion des signes dans *Ubu Enchaîné* in Henri Béhar : *Jarry, le monstre et la marionnette*, Larousse, 1973, p. 116.

à la multiplicité, qui serait le chaos) est rendu possible par le mouvement perpétuel équipant le vaisseau qui, ainsi, explore le cosmos *en tous sens*, c'est-à-dire en avant, dans le futur, comme en arrière, dans le passé. On le voit, Cendrars se situe davantage dans le sillage de H. G. Wells que de Jules Verne, trop pragmatique à son goût. Il convient, dans ce domaine, de signaler l'influence possible d'un ouvrage de Gustave Lerouge : *La Guerre des Vampires* (9) dont l'image la plus saisissante est celle d'un vaste cerveau exigeant pour se maintenir en fonctionnement, nouveau Moloch, le sang vif d'êtres humains — ultime état de la spécialisation. Cette même image me semble irradier le deuxième chapitre de *L'Eubage* : « De l'anguille, et de l'éponge qui est le fond du ciel. » La quête du mouvement perpétuel est, Cendrars y insiste dans son appendice, liée au mythe de l'éternel retour et au symbole de la roue universelle. Un tel réseau d'archétypes transparait, en filigrane, dans le récit d'une odyssée de douze mois, au long du zodiaque. L'analogie avec la pensée alchimique est alors si évidente, particulièrement avec la formule majeure de la *Table d'Emeraude* :

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en Haut, et ce qui est en Haut est comme ce qui est en bas pour accomplir le miracle d'Une seule Chose. »

que, nécessairement, le thème hermétique devait affleurer. Il apparaît sous les espèces de la poudre de projection qui « transmue l'engin en matière solaire pure » (p. 107), et suscite l'explosion finale. Cherchant l'or du temps, le poète l'a trouvé dans la Vie, qui est un sublimé d'espace et de temps.

L'érudition de Cendrars n'est pas factice. Ses références bibliographiques sont, on l'a vu, exactes. A partir d'une information généralement précise, l'imagination se met en branle, télescope les faits et produit ce récit poétique qui ne doit rien aux savants. Et c'est justement parce qu'il transcende la science que ce texte conserve une certaine fraîcheur, comme cette gerbe de blés divers, aux noms d'étoiles, cueillie à la fin du chapitre sixième, résultant, à n'en pas douter, du collage d'un manuel agronomique et d'une nomenclature astronomique. On le sait par les *Inédits secrets*, Cendrars a lu l'*Astronomie populaire* de Camille Flammarion durant l'hiver 1906 ; par la suite, il n'a cessé de s'y référer. C'est là qu'il a trouvé les noms des planètes et des constellations qui parsèment son discours, là aussi qu'il a vu une figure légendée « géométrie de la musique » (10) illustrant les vibrations produites par deux diapasons qui engendrent le trait, l'ellipse, le cercle, ce « vertigineux mélisme » qui sous-tend le troisième

(9) Gustave Lerouge : *Le prisonnier de la planète Mars, la Guerre des vampires*, réédition Jérôme Martineau.

(10) Cf. Camille Flammarion : *Astronomie populaire, description générale du ciel*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1880, p. 287, fig. 115.

chapitre de *L'Eubage*. Plus encore que de méditations sur les noms, l'imagination créatrice cendrarsienne se nourrit d'intenses rêveries sur les planisphères célestes établies par l'Observatoire de Paris, faisant germer ces étranges animaux célestes sur lesquels un critique bachelardien aurait tant à dire !

Le fait que Cendrars établissait une liste de mots péchés dans le dictionnaire pour leur beauté intrinsèque, avant de composer, ne me paraît pas une légende. Cela explique ces vocables inusités pris dans leur sens archaïque comme *ouaïche* (p. 95) qui désigne le sillage d'un vaisseau, ou *perisciens* (p. 74) attribué aux habitants des cercles polaires parce que l'ombre de leur corps décrit un cercle quand le soleil ne se couche pas, qui s'applique ici aux navigateurs tournoyant dans le vide ; ces termes scientifiques légèrement détournés de leur sens « la rondelle azyme de la nuit » (p. 102) ; ces néologismes enfin, dont on n'est pas sûr qu'ils ne soient attestés, comme *répulsite* (p. 75), *odomagnétique* (p. 73).

Ainsi cet appendice ne nous paraît pas être un morceau de littérature alimentaire ni une parenthèse dans l'activité créatrice du poète. Reprenant en peu de mots un problème théorique ardu, il en dégage les éléments constants en les reliant aux archétypes, aux mythes obscurs qui motivent l'intérêt de l'humanité. Il ne s'agit de rien moins que d'abolir la malédiction divine et de gagner son pain à la grâce de l'imagination. La découverte du mouvement perpétuel rend possible l'exploration de l'espace-temps à l'infini. Il en résulte l'un des récits les plus lyriques que nous possédions sur le sujet (11) (Cendrars le savait si bien qu'il en a tiré la substance du *Lotissement du Ciel* non sans avoir, auparavant, attribué l'invention du mouvement perpétuel au personnage féminin de *Moravagine*) faisant coïncider le voyage cosmogonique avec un extraordinaire voyage intérieur.

Henri BÉHAR.

(11) Il faut mettre à part, pour son caractère émouvant, la narration de Daumal dans *Le Mont analogue* (Gallimard Ed.).